



Pol Bury

Le petit Commencement
(1965)

suivi d'un

Epilogue provisoire
(1975)

Vol. Soixante et un

Coll. Les Poquettes volantes

Daily-Bul



DAILY
BUL
& C°

Rue de la Loi, 14
B-7100 La Louvière
064/22.46.99
dailybulandco@lalouviere.be



Pol Bury

Le petit Commencement
(1965)

suivi d'un

Epilogue provisoire
(1975)

Vol. Soixante et un

Coll. Les Poquettes volantes

Daily-Bul

LE PETIT COMMENCEMENT

(1965)

La 3^{me} dimension

Parfois le peintre cherche, de la main, une troisième dimension, une profondeur à cette vitre qui s'interpose devant son sujet.

Le sculpteur, parfois, se sentant encombré de tous ses volumes, voudrait enfermer ses visions entre deux feuilles ; comme l'arbre se prolonge dans la feuille prise entre les pages d'un livre.

Le traumatisme de la naissance

Lorsqu'il veut animer les choses inertes, le sculpteur sent immédiatement la Pesanteur qui, de tout son poids, s'installe dans le plateau de la balance. C'est une image qui peut faire sourire. Et pourtant...

Animer ce qui, apparemment, n'a aucune raison de l'être, est-ce une inquiétude dont il faut s'encombrer ? Un psychanalyste nous dirait qu'il y a là quelque relent de « traumatisme de la naissance ». Ici, les causes justifient les effets mais ne les expliquent pas. Nous sommes ce que nous sommes. Et si la pomme de Newton révèle ses ennuis lors de sa naissance, elle explique mieux encore les lois de la gravitation universelle.

Certaines personnes s'inquiètent peu de tirer des lois de pareil phénomène, mais se trouvent pourtant angoissées de constater qu'il y a des forces qui attirent les pommes vers le centre de la terre, qui permettent aux choses de ne pas tenir en place...

Faire le portrait d'une sculpture

Pour le sculpteur, le problème se situe dans la réalité. Les volumes ont leur propre pesanteur, la gravité est un élément comme la matière ; elle entre en lutte avec les mains. Pourtant, le soir, lasse de vouloir retenir tant de choses qui s'échappent, la feuille blanche devient un refuge. Elle se prête... pour faire le portrait des choses, donner une image à ce qui n'en a pas. Faire le portrait d'une sculpture, ce serait, le soir, tricher avec les problèmes du jour. Il faut trouver autre chose ; mais on ne trouve jamais rien, on ne fait qu'exhiber ce qu'on a, l'exhiber avec plus ou moins de convictions.

Lorsque le volume cherche péniblement son chemin dans l'épaisseur de l'espace, il ne laisse pas de traces. Cela fait aussi son charme. Mais le papier peut se laisser faire, ses limites lui laissent le temps de se laisser marquer.

Changer le monde

Les choses (les gens), tout ce qui nous entoure, nous narguent de leur impassibilité. On aimerait secrètement les voir changer d'air, changer de pied et sortir de leur raideur. Certains croient pouvoir changer le monde en lui donnant « artificiellement » un autre visage. Changer le monde est surtout le fait de ceux qui doivent le faire. Et nous, n'avons que la possibilité de le narguer, de nous laisser croire que nous pourrions le faire sortir de son impassibilité. Ce n'est pas parce que nous chatouillons un général que nous pouvons espérer mettre son armée en déroute. Ayant limité nos ambitions, nous voilà plus à l'aise.

La main

Il faudrait aussi parler de la main.

Ses longs états de service dans les Beaux-Arts en ont fait une maniaque de ses propres dons, à tel point qu'on en est arrivé à lui donner plus d'importance qu'à ce quelle est censée faire. Ayant acquis sa propre personnalité, la main cultive son culte.

Maintenant, on peut penser que les choses changent, sans pourtant vouloir prétendre que la main mécanique peut résoudre toutes les équations.

L'artiste peut, maintenant, dicter son œuvre à quelques mains habiles. Un manchot peut toujours dicter ses volontés. Mais on n'a pas encore pu le dispenser de la vue.

Ce qui était personnalisation à outrance devient un concept qui ne fait plus frémir, et place peut être faite à l'imagination. La « touche » n'attire plus que la loupe des archéologues.

Pendant des siècles, on a considéré comme « Beaux-Arts » ce qui, seulement, se faisait à la main. On se demande comment tant d'ingénuité a pu subsister pendant aussi longtemps. Voulant, à tout prix, s'accrocher aux

moyens traditionnels, la peinture se réfugie de plus en plus dans l'insignifiance.

Mais, démystification de la main ne veut pas dire dépersonnalisation.

Si certains boudent encore la photographie en tant qu'art, on ne discutera pas ; si on l'admet comme tel, on ne discutera pas ses capacités à sensibiliser un sujet, à montrer ce qui ne se regarde pas... Pourtant où est la main ? Tout est dans la physique, la chimie ; l'œil fait le reste.

Le cinéma n'a-t-il pas rejeté, avec les vieilles lunes, tout ce qui, en peinture, se voulait revendicatif, naturaliste, satirique, etc... ?

Avec l'apparition de la photographie, du cinéma, nous ne voyons plus dans la peinture que la façon d'étaler la couleur sur la toile. Ayant cessé de raconter, elle s'est tournée vers elle-même en se tirant ses propres feux d'artifices, en se divisant en petits bouts dans l'impressionnisme, en se croyant sculpture dans le cubisme, pour finir informelle, et se retrouver finalement devant un panneau monochrome. Elle veut maintenant revivre en racontant des histoires, mais c'est surtout à elle qu'elle se

les raconte.

Les Beaux-Arts ayant été manuels jusqu'à l'outrance, ils peuvent enfin se dire « visuels », et l'inquiétude ne vient plus de la façon dont ils se font, mais de ce qu'ils nous montrent.

Le destin d'une ligne droite

Des emporte-pièces ronds, un marteau permettent de restructurer les images ; de la plus simple à la plus fouillée. Prenons l'image d'une ligne droite, découpons-la en rondelles qui, recollées avec un léger décalage, nous donnent une ligne droite qui a vécu un instant hors de son destin et dont nous gardons la trace dans ce collage. Sur ce premier état de la ligne droite qui est devenue légèrement ondulée, le découpage en rondelles et le recollage décalé peuvent être renouvelés pour donner naissance à un deuxième état. L'opération peut être poursuivie jusqu'à la destruc-

tion complète de la ligne, son éparpillement en une multitude de points. La ligne est un exemple simple ; les figures géométriques offrent un champ d'action très étendu.

De la « cinétisation » de la ligne droite à la « cinétisation » des gratte-ciel, il n'y a qu'un changement d'image. Cette forêt de verticales d'acier, de béton qu'est New York offre un champ d'action de découpages, de recollages. Mieux que dans l'architecture horizontale, le gratte-ciel « cinétisé » restitue le travail ralenti de la Pesanteur, l'effondrement retenu. Apparemment, cette intervention dans l'image pourrait apparaître comme un désir menaçant de détruire alors qu'il n'y faut voir qu'un souhait de donner un air de liberté à ce qui se veut immuable. Illustrer la fin du monde, la destruction d'un monde est une délectation morose qui a ses adeptes, mais n'est finalement qu'une préoccupation anecdotique. Il peut être satisfaisant d'intervenir dans la respectable ordonnance de la géométrie, des décors, des visages, et s'imaginer ainsi qu'on peut chatouiller la Pesanteur.

Le petit commencement

Il existe, maintenant, un matériel immense que des siècles d'imagerie ont accumulé ; nous avons à notre disposition des machines qui nous permettent de capter la moindre image fugitive.

Une caméra vaut bien une brosse.

La science, chaque jour, découvre ; le lazer permet déjà le réel impalpable. Nous pouvons commencer à délirer. L'aimant, le moteur, le néon ne sont qu'un petit commencement.

EPILOGUE PROVISOIRE

(1975)

Le doigt dans l'œil

Nous avons dix doigts et rien que deux yeux. Ce qui conditionne tout ce qui nous entoure, nous accompagne.

Imaginons le contraire.

A la suite d'avant-gardes successives et galopantes, des modifications de structures auraient amené l'homme à ce qui peut paraître étrange à première vue : un être humain muni de deux doigts et de dix yeux.

L'homme ainsi doté, quels seraient ses Beaux-

Arts ?

Dissimulons subrepticement la flûte et le piano pour ne pas y penser. Mais la peinture et la sculpture ? Finies ?

Ces deux doigts, par contre feraient merveilles pour presser les boutons, ceux d'une caméra ou de machines à capter de toutes sortes.

Serait-ce là l'épilogue du « Petit commencement » ?

Si cet état possible peut paraître inquiétant, pensons que nous sommes dans l'imaginaire et que l'éloge de la main n'est pas nécessairement un retournement de veste, ni une façon de tapoter la joue du nouveau-né.

L'avant-garde banalisée

A force de s'accommoder des incongrus, on finit par les retrouver faisant leur nid dans vos encoignures ; les obsolètes, alors, deviennent à leur tour scandalisateurs.

C'est ici une façon de parler plutôt que de penser, car l'ennui est une valeur éternelle qui surnage au-delà des modes.

Si maintenant l'éloge de la main n'est plus à faire, ni à défaire, il semble que l'aimant, le moteur et le néon s'empoussièrent aussi sur les murs des musées.

Hier on inventa l'idée, et dans l'aujourd'hui finissant on a imaginé le concept : panacée esthétique pour qui se pose des questions sans réponses.

On pourrait penser qu'un concept n'a que faire du plumeau du Conservateur ; il semble, par sa nature, échapper aux outrages du temps. C'est du moins la théorie. En effet, quel musée oserait rendre à sa fonction l'urinoir de Duchamp, même « tiré » en multiples - non signés à la rigueur.

Le Faire et le Fait

Ce qui est fait n'est plus à faire.

C'est banal. Pourtant les Beaux-Arts ont bâti leur devenir sur la synthèse de ce passé et de ce présent. La thèse : « le faire » et l'anti-thèse : « le fait » ont donné la synthèse : « le refait ».

A ses débuts, l'artiste se trouve devant des hétéroclites non identifiables d'où il sortira, s'il est adroit et chanceux, un produit fini qui deviendra : « le fait ».

Avec un peu plus d'adresse et de chance, il pourra atteindre par « le fait » la notoriété et l'aisance. Certains arriveront même à la célébrité et à la gloire.

Ces plaisirs acquis sont estimables, et c'est par l'estime dans laquelle il les tient qu'ils engagent généralement l'artiste dans « le refait ». A l'image de la vie, l'art ainsi se conforme aux lois de la monogamie.

Les joies de l'adultère

On sait maintenant que l'impuissance des

mâles quadra-, quinqu- et autres génaires naît la plupart du temps de l'ennui, et depuis longtemps nous savons que tout concourt pour qu'ils stagnent dans les bâillements.

Car.

L'homme est ainsi fait : sitôt qu'il découvre le plaisir, il s'empresse d'inventer des lois, des contingences et des convenances qui le briment, le jugulent.

Amoureux, il instaure le mariage, devenant ainsi le prisonnier d'un ancien plaisir qui se transforme forcément en habitudes, en obligations. Par voie de conséquence, il imagine l'adultère qui, vécu, trouve vite son plaisir transformé en tracasseries conjugales, administratives, judiciaires.

Révolté, il s'impose des idéologies qui le mènent parfois au pouvoir, et à celui de brimer les révoltés qui lui succèdent.

Artiste, son plaisir de créer a tôt fait de se transformer en obligation de se conformer à l'image de marque qu'il a eu tant de peine à façonner.

Comme le labeur est la monogamie dans le tra-

vail, la monogamie est le labeur dans le sexe. Monogamie et Beaux-Arts engendrent le labeur qui crée l'ennui et chasse le plaisir.

L'art contesté et l'artiste contestable

Voilà cinquante ans que l'art est contesté ; ce fumier contestant a même été un de ses meilleurs ferments, et les artistes florissent. Si la plupart d'entre eux taquinent toutefois la queue du Diable, ce n'est pas le destin qui les y a forcés. Il y a plus de boueux désespérés que d'inspirés affamés, plus d'épiciers riches que d'artistes aisés.

Dans la grande remise en question de ses média, de ses fonctions, l'artiste a pris soin de renforcer ses positions, ses assises. Il nous a soigneusement laissé entendre que s'il taxait l'art de péchés, sa personne, même repentante, ne se considérerait pas comme solidaire des turpitudes de l'Art et de ses séquelles : l'argent

pourrissant et les plaisirs élitaires. Pour qu'on le sache bien, un flot d'informations a déferlé sur le monde artistique. L'auto-culte de la personnalité a eu de nouvelles branches. Parmi beaucoup de choses, nous avons appris, par exemple, que l'artiste a perdu un bouton de culotte dans Central Park le 14 mai 1967. Que ce même bouton a été retrouvé par hasard par son marchand californien. Devant les circonstances troublantes de l'objectivité de ce hasard, l'artiste a écrit un petit texte qu'il a illustré de 7 eaux-fortes imprimées à la main, découpées en petits morceaux au masticot et rangées dans une boîte précieuse, laquelle est contenue dans une caisse volumineuse marquée à ses initiales, le tout tiré à 44 exemplaires tous signés et accompagnés d'une photo de l'artiste contemplant son bouton. La monomanie a ainsi pris le pas sur les moyens d'expression, pour ne plus laisser subsister que la motivation. Comme si pour la poule le geste de pondre suffisait, et que l'œuf, son produit culpabilisé, était rejeté, interdit.

L'artiste devient ainsi une poule sans œuf qui

ne cesse de couvrir quelques crottes tristes sur de la paille désodorisée, fumier de luxe pour plantes en plastique.

Le Délire boursicotant et ses suites

Carrière et création se regardent souvent en chiens de faïence, faisant parfois mauvais ménage quand ils ont, l'un ou l'autre, des raisons d'agiter la queue.

Au bruit de l'escarcelle qui se remplit l'artiste a transformé le plaisir de faire en celui d'avoir fait. Les parts de la société non-anonyme ont été répertoriées, les surplus brûlés pour rétablir l'équilibre, comme le philatéliste qui détruit trois exemplaires de quatre timbres restant au monde. La gestion semble ainsi exemplaire.

Pour n'être pas en reste avec l'Histoire et apaiser les inquiétudes de son manque d'éternité charnelle, il s'est parfois construit un mausolée auto-glorifiant.

La croissance économique aidant l'un et l'autre.

Le Maintenant toujours recommencé

Les vagues ont toujours un creux, nous sommes bien obligés de le croire. Allons-nous, pour cela, n'être que l'historien de nos plaisirs ou le guetteur de paradis. L'immédiat est ce qui est le moins à notre portée tant notre monde est organisé pour la nostalgie du passé, la conquête du futur.

Il ne nous reste donc que le constat de ce que nous sommes, et sa conséquence logique : la jouissance immédiate.

Avec le temps qui passe, les gens perdent de leur turbulence : la main s'habitue au poids des formes, le nez, s'il perd le plaisir des flacons, approche les pourritures avec moins de retrait, l'œil réduit les sillons de son champ. L'oreille se fait aux silences de la mort.

Soixante et unième volume de la collection
Les Poquettes volantes.

Cet exemplaire porte le numéro : 42

Tirage limité à 1.000 exemplaires

Daily-Bul, 29, rue Jules Thiriar, La Louvière

(Belgique)

D/1975/0799/3

